

Alain Touraine, la société, l'école

(Article paru dans le Courrier d'Education & devenir en 1995)

On commencera par exposer les thèses développées par Alain Touraine sur la société et l'école dans une conférence à l'université Lyon 2 en 1993, avant d'en proposer quelques éléments de critique.

Les thèses d'Alain Touraine

Le modèle traditionnel de l'école en Europe n'est pas celui de la socialisation. L'École occidentale est indifférente aux réalités sociales, elle n'a jamais eu pour but de faire entrer l'enfant dans une société, mais plutôt de le mettre en relation aussi directe que possible avec l'universel (la science, la morale, la beauté, etc.). Cette conception kantienne s'accorde avec une conception aristotélicienne de la politique : la montée vers l'universel se fait au travers de la Nation ou de la République, et non par la société. L'ordre politique est non seulement distinct mais supérieur à l'ordre social, il a pour vocation de l'organiser, de le réguler et de le moderniser. L'école publique c'est donc « les mathématiques plus la citoyenneté » : elle tend à imposer la prédominance du général sur le technique, le professionnel et l'utilitaire, la prééminence du normatif sur le pratique. Les sociétés occidentales ont cherché à subordonner, par l'école, l'ordre des faits et des occasions à celui du droit.

Ce modèle issu de la philosophie des Lumières est en voie de décomposition. La cause principale en est, depuis 150 ans, le remplacement progressif d'une rationalité « substantive » (nommer les choses, vouloir les comprendre) par une rationalité « instrumentale » (agir sur les choses, vouloir les faire changer). Un monde des principes et de l'ordre laisse peu à peu la place à un monde du changement et de l'adaptation des moyens aux fins. La philosophie des Lumières s'est écroulée dès la fin du 19^{ème} siècle sous l'effet du pessimisme culturel auquel Nietzsche, Freud, Weber et Durkheim ont contribué. Nous sommes passés d'une civilisation de l'offre (la tâche de l'homme est de construire l'universel) à une civilisation de la demande (l'activité des hommes tend à la satisfaction de ses besoins et de ses désirs).

Le modèle scolaire ancien, espace sacré où l'on vient pour comprendre le monde, s'effondre lui aussi : l'attente sociale dominante est de nos jours celle d'un enseignement qui sélectionne, de diplômes qui certifient des capacités à agir et à se comporter dans des situations variées. Un modèle « disciplinaire » cède ainsi la place à un modèle « utilitaire ». L'effort et l'ascèse sont eux-mêmes remplacés par le plaisir, l'utilité, l'innovation. Mais le modèle ancien est tenace, en politique comme en matière scolaire. Du coup la logique de l'institution et celle de l'élève sont de plus en plus dissociées. Deux cultures s'opposent : l'école propose des savoirs, l'élève vient chercher des diplômes. Deux mondes hostiles s'affrontent, le mépris et la haine s'insinuent entre les élèves et les professeurs. Quant aux chefs d'établissement, ils sont honnis à la fois par les uns et les autres... Le « monde scolaire », dissocié, n'existe plus ! Deux secteurs résistent encore : à une extrémité l'école primaire, à l'autre les lycées d'élite fonctionnent toujours sur le modèle quasi-clérical ancien. Pour le reste, au collège, au lycée professionnel, dans la plupart des lycées, le système plus faible, plus perméable, a laissé pénétrer la société. Du coup il aggrave les inégalités sociales : on voit y monter le dualisme scolaire, les ségrégations, les situations hors-contrôle, la violence et les bandes délinquantes.

Quand Alain Touraine sort de la sociologie

Philosophe ? Citoyen ? Conseiller du Prince ? Alain Touraine s'appuie sur l'analyse sociologique pour proposer un nouveau modèle pour construire l'avenir, non plus seulement explicatif, mais normatif et prescriptif. L'explosion de l'instrumentalité culturelle de masse nous conduit selon lui vers deux mondes dissociés : le monde « objectif », celui de *l'instrumentalité*, de l'économie, des « technocrates », va vers la globalisation, la mondialisation, l'abaissement des frontières, le développement des communications ; le monde « subjectif », celui de *l'identité*, des sentiments

d'appartenance, des « ayatollahs », va vers la communautarisation, l'édification des barrières, le morcellement, le sectarisme. Chaque monde, séparé de l'autre, se dégrade. Comment établir du lien entre ces deux mondes ? Pour Alain Touraine, il faut abandonner toute idée de cohésion sociale autour d'un système de valeurs partagées, morales comme aux USA, ou nationales comme en France. L'éducation doit donc renoncer au projet de faire entrer les jeunes dans un système d'intelligibilité du monde et de normativité sociale. Recomposer le culturel et l'économique pour redéfinir le politique ne peut plus s'envisager au niveau de la société, mais *au seul niveau de l'individu*, de sa capacité personnelle à se construire. L'enseignement doit donc essentiellement s'attacher à prendre en compte l'individu chez l'enfant.

Les mutations sociales doivent être regardées avec un œil neuf. Ainsi le port du foulard islamique doit être considéré « comme une manifestation moderniste d'une identité positive », et les « blacks » des banlieues non comme des marginaux mais, à l'inverse, comme une avant-garde culturelle, créatrice et novatrice, etc. Le multiculturalisme, qui n'est pas assimilable à un multi-communautarisme, doit être encouragé et relié au monde économique. L'éducation, du fait de la grande autonomie des enseignants, apparaît comme un secteur plus malléable, plus évolutif, plus innovateur que le monde politique. La recombinaison du culturel et de l'économique dans l'individu y semble plus facile à opérer.

Éléments de critique

La critique s'adresse moins au sociologue, dont on peut admirer la clairvoyance et la capacité de synthèse, qu'au philosophe et au conseiller politique. Pour Alain Touraine, face aux évolutions sociales, face à l'affaiblissement de la morale et de l'idéologie nationale, il semble n'exister que deux possibilités : son projet, une tentative de recombinaison du politique dans l'individu, et celui du post-modernisme qui en accepte voire encourage la décomposition. Or ces deux positions apparemment opposées, si l'on y réfléchit, participent d'une même métaphysique : ce n'est pas l'homme qui fait l'histoire, mais celle-ci qui le conduit ; la volonté des hommes ne peut s'opposer au mouvement des forces sociales, ou bien est restreinte à une capacité marginale d'adaptation. Les faits sociaux possèdent une force, une transcendance qui les soustrait partiellement ou totalement à la volonté humaine. Alain Touraine n'envisage donc pas une troisième possibilité : celle de la résistance, celle d'une capacité de s'opposer à un mouvement jugé éthiquement nuisible, et qui peut être victorieuse si elle s'appuie sur une volonté collective de se mobiliser pour un projet et des valeurs qu'on n'estime nullement « morts » ou « dépassés ».

Derrière cette philosophie de l'histoire émergent les deux valeurs fondamentales qui structurent la pensée et le projet tourainiens : le changement d'une part, l'individu de l'autre.

Le changement, le mouvement, le neuf, l'innovation sont des thèmes récurrents chez Alain Touraine, ils portent en corollaire une sorte de célébration de la jeunesse, jugée par nature porteuse de cette dimension. Or, si l'on conçoit que le progrès est une valeur, car il a du sens par rapport à l'idée d'humanité, en revanche quelle valeur accorder au changement, ou même au mouvement ? En quoi le neuf serait-il par essence meilleur que l'ancien, ou ce qui bouge mieux que ce qui est stable ?

La valeur suprême semble cependant être pour Touraine *l'individu* : rien qui ne puisse lui être opposé ou jugé supérieur ; la dimension politique elle-même ne peut être recomposée qu'en son sein. Dans ces conditions, aucune idée d'intérêt général ne peut avoir de sens. L'individu a des droits, mais où sont ses devoirs ? L'Etat et le droit sont légitimes s'ils le protègent, non s'ils le contraignent. Peut-on rappeler cependant que la démocratie est née, en France, de la rencontre de la pensée des Lumières avec l'idée de nation et le projet républicain ? L'homme dont la démocratie a besoin n'est pas seulement un consommateur, un être de désir, mais aussi un citoyen, un homme de devoir. Alain Touraine ne décrète pas la fin de la modernité, il professe à l'inverse sa radicalisation au travers de l'assomption des deux valeurs qui, depuis la fin du Moyen Age, en constituent le principe : le changement (par opposition à la tradition), l'individu (par opposition à l'autorité). Sa philosophie n'est certes pas post-moderniste, elle est hyper-moderniste.

Alain Touraine nous convie à participer sans regrets aux funérailles des Lumières, de la République à la Nation. Mais un doute nous étreint : et si la démocratie aussi était dans le cercueil ?